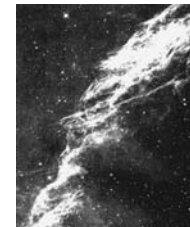


ENDER
L'EXIL



LA DENTELLE DU CYGNE
COLLECTION CODIRIGÉE PAR ALAIN KATTNIG

DU MÊME AUTEUR
À L'ATALANTE

CHRONIQUES D'ALVIN LE FAISEUR

*Le septième fils – Le prophète rouge – L'apprenti
Le compagnon – Flammes de vie – La Cité de Cristal*

LA GESTE VALOIS

*Jason Valois
Contes de Capitoile et de la forêt des Eaux*

TERRE DES ORIGINES

Basilica – Le général – L'exode – Le retour – Les Terriens

Patience d'Imakulata

Le trésor dans la boîte

OBSERVATOIRE DU TEMPS

La rédemption de Christophe Colomb

PORTULANS DE L'IMAGINAIRE

*L'homme transformé – Avatars
Sonates frelatées – Cruels miracles*

LES QUATRE LIVRES DE BEAN

*La stratégie de l'ombre
L'ombre de l'Hégémon
Les marionnettes de l'ombre
L'ombre du géant*

Ender Wiggin : Premières rencontres

Trahison

Orson Scott Card

ENDER

L'EXIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FLORENCE BURY

L'ATALANTE
Nantes

À
Baydon Hilton
Jordan Hilton
Ricky Fenton

Roméo, Mercutio et Benvolio :
vous continuez à mériter ma confiance et mon admiration,
mes compagnons sur les routes sinueuses de la vie.

Illustration de couverture : Frédéric Perrin

ENDER IN EXILE

© Orson Scott Card, 2008

© Librairie L'Atalante, 2010, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-501-4

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes
www.l-atalante.com

CHAPITRE PREMIER

À : jpwiggin@gso.nc.pub, twiggin@uncg.edu
De : hgraff@dscocom.gov
Sujet : En vue du retour d'Andrew

Chers John Paul et Theresa Wiggin,

Vous comprendrez que lors de la récente tentative de prise de contrôle de la Flotte internationale menée par le Pacte de Varsovie, notre seul souci au niveau de la Direction scolaire fut la sécurité des enfants. Nous sommes aujourd'hui enfin en mesure de réfléchir aux moyens à déployer pour les renvoyer chez eux.

Nous vous assurons qu'Andrew bénéficiera d'une surveillance permanente et d'un garde du corps tout le temps que durera son transfert de la F.I. au gouvernement américain. Nous négocions encore le degré de protection que la F.I. continuera de lui offrir après le transfert.

La DSCO fait de son mieux pour qu'Andrew puisse revenir à une enfance la plus normale possible. Néanmoins, j'ai besoin de votre avis : doit-on le maintenir ici à l'isolement jusqu'à la conclusion de l'enquête sur les pratiques de la DSCO pendant la dernière campagne? Il est très probable que certains témoignages présenteront Andrew et ses actes sous un jour blessant afin de porter atteinte à la DSCO à travers lui (et les autres enfants). Ici, au quartier général de la Flotte,

nous pouvons lui éviter d'entendre le pire ; sur Terre, il sera impossible de le protéger de cette façon, et il est plus probable qu'il soit appelé à témoigner.

Hyrum Graff.

Theresa Wiggin était assise sur son lit, la lettre de Graff à la main.

« Appelé à “témoigner”. Ce qui implique de le placer sous les projecteurs en tant que... quoi ? Héros ? Ou monstre, plutôt, puisque certains sénateurs décrivent déjà l'exploitation des enfants.

— Ça lui apprendra à sauver l'espèce humaine, répondit John Paul, son mari.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit.

— Theresa, sois raisonnable. J'ai autant envie que toi de voir Ender rentrer à la maison.

— Non, répondit-elle féroce. Tu ne saignes pas chaque jour tellement il te manque. »

Elle sut à l'instant même où elle tenait ces propos qu'elle se montrait injuste envers lui et elle se couvrit les yeux en secouant la tête.

À son honneur, il comprit et s'abstint d'ergoter avec elle sur ce qu'il ressentait ou non.

« Tu ne retrouveras jamais les années qu'on nous a prises, Theresa. Ce n'est plus le petit garçon que nous avons connu.

— Alors nous apprendrons à connaître celui qu'il est devenu. Ici. À la maison.

— Entourés de gardes du corps.

— C'est ce que je ne me résous pas à accepter. Qui voudrait lui faire du mal ? »

John Paul posa le livre qu'il ne faisait même plus semblant de lire.

« Theresa, tu es la personne la plus intelligente que je connaisse.

— C'est un enfant !

— Il a gagné une guerre contre des forces extraordinairement supérieures.

— Il s'est servi d'une arme. Qu'il n'a ni conçue ni déployée.

— Il l'a amenée à portée de tir.

— Les doryphores n'existent plus ! C'est un héros, il n'est pas en danger.

— D'accord, Theresa, c'est un héros. Comment vas-tu le mettre au collège ? Quel professeur de quatrième va l'accueillir ? Pour quelle école de danse est-il prêt ?

— Cela prendra du temps. Mais ici, avec sa famille...

— Oui, nous sommes un foyer si chaleureux et accueillant, un nid d'amour où il trouvera si facilement sa place...

— Mais nous nous aimons !

— Theresa, le colonel Graff essaye simplement de nous avertir qu'Ender n'est pas uniquement notre fils.

— Ce n'est le fils de personne d'autre.

— Tu sais bien qui veut le tuer.

— Non, je l'ignore.

— Tous les gouvernements qui voient dans la puissance militaire américaine un obstacle à leurs projets.

— Mais Ender ne fera pas partie de l'armée, ce sera...

— Cette semaine, il ne sera pas dans l'armée américaine. Peut-être pas. Il a gagné une guerre à douze ans, Theresa. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne sera pas enrôlé par notre bienveillant gouvernement démocratique à l'instant où il touchera terre ? Ou placé en détention par mesure de précaution ? Peut-être qu'on nous laissera l'accompagner, ou peut-être pas. »

Les larmes roulèrent sur les joues de Theresa.

« Tu es en train de me dire que, quand il est parti, nous l'avons perdu à jamais.

— Je dis que, lorsqu'un enfant part à la guerre, on ne le retrouve jamais. Pas tel qu'il était, pas le même petit garçon. Ce n'est plus le même, s'il revient seulement. Alors permets-moi de te poser la question : préfères-tu qu'il aille là où il courra le plus grand risque ou qu'il reste là où il est à peu près en sécurité ?

— Tu crois que Graff nous incite à lui répondre de garder Ender là-haut avec lui ?

— Je crois que Graff se préoccupe du sort de notre fils et qu'il nous fait savoir – sans le formuler explicitement car tous les courriers qu'il envoie pourront être utilisés contre lui au tribunal – qu'Ender court un grave danger. Dix minutes à peine après sa victoire, les Russes ont tenté de prendre le contrôle de la F.I. par la force. Leurs soldats ont tué des milliers d'officiers de la Flotte avant que celle-ci parvienne à leur imposer la reddition. Qu'auraient-ils fait s'ils avaient vaincu ? Ramené Ender à la maison et organisé une grande parade en son honneur ? »

Theresa savait tout cela. Elle l'avait su, au moins dans ses tripes, dès qu'elle avait lu la lettre de Graff. Non, plus tôt encore : elle l'avait tout de suite redouté en apprenant que la guerre formique avait pris fin. Il ne rentrerait pas à la maison.

Elle sentit la main de John Paul sur son bras et l'écarta d'un haussement d'épaule. La main revint et lui caressa le bras tandis qu'elle tournait le dos, étendue sur le lit, en larmes parce qu'elle avait compris qu'elle avait déjà perdu et parce qu'elle n'était même pas de son propre côté dans cette dispute.

« Nous savions dès sa naissance qu'il ne nous appartenait pas.

— Mais il nous appartient.

— S'il revient chez nous, sa vie appartiendra au gouvernement qui aura le pouvoir de le protéger et de se servir de lui – ou de l'éliminer. C'est lui le plus grand atout qui survive à cette guerre. L'arme absolue. Il ne sera rien d'autre : une arme, et une célébrité telle qu'il ne pourra de toute façon pas jouir d'une enfance normale. Et lui serions-nous d'un grand secours, The-

resa ? Est-ce que nous comprenons ce qu'a été sa vie ces sept dernières années ? Quels parents pouvons-nous être pour le garçon – l'homme qu'il est devenu ?

— Nous serions formidables, dit-elle.

— Et nous le savons parce que nous sommes des parents parfaits pour les enfants qui vivent sous notre toit. »

Theresa roula sur le dos.

« Oh, mon Dieu. Pauvre Peter. L'idée qu'Ender puisse rentrer à la maison doit lui être une torture.

— Ça va sacrément contrarier ses projets.

— Oh, je n'en suis pas si sûre, répondit Theresa. Je parie qu'il songe déjà au moyen d'exploiter le retour de son frère.

— Jusqu'à ce qu'il découvre qu'Ender est beaucoup trop malin pour se laisser exploiter.

— En quoi Ender est-il prêt à affronter la politique ? Il est dans l'armée depuis si longtemps. »

John Paul gloussa.

« D'accord, oui, bien sûr, concéda Theresa, l'armée est tout aussi politique que le gouvernement.

— Mais tu as raison, fit son mari. Ender a bénéficié d'une protection là-haut – des gens qui avaient l'intention de se servir de lui, certes, mais il n'a pas eu à se frotter lui-même à la bureaucratie. Il est sans doute innocent comme l'agneau en la matière.

— Peter pourrait donc vraiment se servir de lui ?

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Je redoute plutôt ce que fera Peter en découvrant qu'il ne peut pas le manipuler. »

Theresa se redressa et se tourna vers son mari. « Tu ne crois quand même pas qu'il lèverait la main sur son frère ?

— Peter ne lève pas le petit doigt pour faire quoi que ce soit de difficile ou dangereux. Tu sais comment il utilise Valentine.

— Uniquement parce qu'elle le laisse faire.

— C'est bien ce que je dis, répondit John Paul.

— Sa propre famille ne présente aucun danger pour Ender.

— Theresa, nous devons décider : qu'est-ce qui vaut mieux pour lui ? Pour Peter et Valentine ? Et pour l'avenir du monde ?

— Assis sur le lit, au beau milieu de la nuit, nous décidons à nous deux du destin de la planète ?

— Nous en avons décidé quand nous avons conçu le petit Andrew, ma chère.

— Et on y a pris du bon temps, ajouta-t-elle.

— Est-il bon pour notre fils de rentrer à la maison ? Cela le rendra-t-il heureux ?

— Tu crois vraiment qu'il nous a oubliés ? Tu crois qu'Ender se fiche de revenir chez nous ?

— L'émotion du retour dure un jour ou deux. Ensuite, il faut vivre ici. Avec le danger que représentent les puissances étrangères, le côté artificiel de sa vie à l'école, les intrusions incessantes dans sa vie privée, sans oublier l'ambition et la jalousie sans limites de Peter. Alors je te repose la question : Ender sera-t-il plus heureux ici que s'il...

— S'il restait dans l'espace ? Mais quel genre de vie cela sera-t-il pour lui ?

— La F.I. s'est engagée à respecter une neutralité absolue face à tout ce qui se passe sur Terre. Si elle garde Ender, alors le monde entier – chaque gouvernement – saura qu'il vaut mieux ne pas tenter de se mesurer à elle.

— Donc, en renonçant à rentrer, Ender continue à sauver le monde au quotidien. En voilà, une vie bien employée, railla Theresa.

— C'est surtout que personne d'autre ne pourra se servir de lui. »

Elle répondit de sa voix la plus douce.

« Tu crois donc que nous devrions écrire à Graff que nous ne voulons pas qu'Ender revienne ?

— Impossible, fit John Paul. Nous répondrons que nous avons hâte de retrouver notre fils et que nous ne voyons pas la nécessité de lui fournir un garde du corps. »

Theresa mit un moment à saisir pourquoi il paraissait prendre le contre-pied de ce qu'il avait dit jusque-là.

« Nos courriers à destination de Graff seront tout aussi publics que la lettre qu'il nous a fait parvenir, dit-elle. Et tout aussi vides. Donc nous ne faisons rien et nous laissons les choses suivre leur cours.

— Non, ma chérie. Il se trouve que vivent chez nous, sous notre propre toit, deux des meneurs d'opinion les plus influents.

— Mais, John Paul, officiellement, nous ignorons que nos enfants se baladent sur les réseaux et manipulent les événements grâce aux nombreux correspondants de Peter et à l'immense talent pervers de Valentine pour la démagogie.

— Et ils ignorent que nous possédons un cerveau digne de ce nom, fit son mari. Ils ont l'air de croire que des fées les ont déposés chez nous et qu'ils n'ont pas nos caractéristiques génétiques répliquées dans leur petit corps. Ils nous traitent comme des échantillons bien pratiques d'une opinion publique crétine. Alors... fournissons-leur quelques avis crétins qui les pousseront à faire ce qui vaut le mieux pour leur frère.

— Ce qui vaut le mieux, répéta Theresa. Nous ignorons ce qui vaut le mieux.

— Oui. Nous savons seulement ce qui nous semble le mieux. Mais une chose est sûre : nous en savons bien plus long là-dessus qu'aucun de nos enfants. »

Valentine était d'une humeur noire quand elle rentra de l'école. Imbéciles de professeurs – elle détestait poser une question pour qu'on lui fournisse une explication patiente en réponse, comme si sa question prouvait que c'était elle qui ne comprenait pas. Mais Valentine le supportait, stoïque, tandis que l'équation apparaissait sur l'holo de tous les bureaux et que le professeur la détaillait point par point.

Puis elle dessinait un petit cercle autour de l'élément du problème que l'enseignant n'avait pas bien traité – la raison pour laquelle la réponse n'était pas juste. Le cercle qu'elle avait tracé n'apparaissait pas sur tous les bureaux, évidemment ; seul l'ordinateur du professeur était capable de l'afficher.

Il pouvait donc ensuite tracer son propre cercle autour de l'élément incriminé et ajouter : « Ce que vous n'avez pas vu, Valentine, c'est que même avec cette explication, vous n'obtiendrez toujours pas la bonne réponse si vous ignorez cet élément. »

Une manœuvre criante de protection de son ego. Mais, bien entendu, elle n'était évidente qu'aux yeux de Valentine. Pour les autres étudiants, qui de toute façon comprenaient à peine le cours (surtout quand il était administré par un incompetent peu observateur), c'est elle qui avait manqué l'élément encerclé, alors même que c'était à cause de lui qu'elle avait posé sa question.

Et le professeur lui adressait ce sourire niais qui voulait clairement dire : « Tu ne m'humilieras pas devant cette classe, tu ne m'auras pas. »

Or elle n'essayait pas de l'humilier. Elle n'avait rien à faire de lui. Elle se souciait uniquement que le sujet soit enseigné pour que, si l'un des élèves de cette classe devenait ingénieur dans le génie civil – Dieu nous en préserve –, ses ponts ne s'effondrent pas et ne tuent personne.

C'était la différence entre elle et les imbéciles de ce monde. Ils s'efforçaient tous d'avoir l'air intelligents et de maintenir leur statut social, alors que Valentine n'avait que faire de son statut social : elle voulait comprendre. Connaître la vérité – quand celle-ci était accessible.

Elle n'avait rien dit au professeur ni à aucun des étudiants, et elle savait qu'elle ne trouverait pas non plus d'oreille compatisante à la maison. Peter se moquerait d'elle parce qu'elle s'intéressait suffisamment à l'école pour laisser ce clown de prof

l'énerver. Papa jetterait un œil au problème, soulignerait la bonne solution et retournerait à ce qu'il faisait sans jamais remarquer que Val n'attendait pas de l'aide mais de la commisération.

Et maman ? Elle serait d'avis de se précipiter au collège et de « faire quelque chose », comme passer un bon savon à l'enseignant. Maman n'entendrait même pas Val expliquer qu'elle ne voulait pas faire honte à son prof, qu'elle voulait juste qu'on lui dise : « Quelle ironie que, dans cet institut pour surdoués, le prof ne connaisse pas son propre sujet ! » À quoi elle pourrait répondre « Je ne te le fais pas dire ! » et puis elle se sentirait mieux. Comme si quelqu'un était de son côté. Comme si on la comprenait et qu'elle n'était pas toute seule.

J'ai des besoins simples et limités, songea Valentine. De quoi manger, m'habiller, un endroit confortable où dormir. Et pas d'imbéciles.

Sauf qu'évidemment, un monde sans imbéciles serait un peu désert. À supposer qu'elle-même y soit seulement admise : ce n'était pas comme si elle ne commettait jamais d'erreurs.

Comme laisser Peter la cantonner dans le rôle de Démosthène. Il croyait encore devoir lui dicter quoi écrire tous les jours après les cours – comme si, après toutes ces années, elle n'avait pas complètement intériorisé le personnage. Elle aurait pu rédiger les essais de Démosthène les yeux fermés.

Et, en cas de besoin, elle n'avait qu'à écouter papa pontifier sur la situation mondiale – puisque apparemment il se faisait l'écho des opinions démagogiques, nationalistes et va-t-en-guerre de Démosthène tout en prétendant ne jamais lire ses chroniques.

S'il avait su que c'était sa gentille petite fille naïve qui pondait ces essais, il en aurait chié des pétunias.

Elle entra dans la maison, rageuse, se dirigea droit vers son ordinateur, parcourut les informations et entreprit d'écrire le texte que Peter ne manquerait pas de lui imposer : une diatribe

arguant que la F. I. n'aurait pas dû mettre fin aux hostilités avec le Pacte de Varsovie sans exiger au préalable que la Russie renonce à toutes ses armes nucléaires – après tout, il fallait bien payer d'une façon ou d'une autre quand on se lançait dans une guerre d'agression caractérisée, non ? Bref, les vomissures habituelles de son anti-avatar, Démosthène.

Ou suis-je, en tant que Démosthène, le véritable avatar de Peter ? Me suis-je muée en une personne virtuelle ?

Clic. Un courriel. N'importe quoi plutôt que ce qu'elle écrivait.

Envoyé par maman. Elle transférait un message du colonel Graff. À propos d'Ender qui bénéficierait d'un garde du corps à son retour.

Je me suis dit que tu aurais envie de lire ce courrier, écrivait maman. N'est-ce pas FANTASTIQUE qu'Andrew revienne SI VITE ?

Arrête de crier, maman. Pourquoi mets-tu les mots importants en majuscules comme ça ? On croirait une collégienne. Elle avait déjà fait la remarque plusieurs fois à Peter : maman a vraiment tout de la pom-pom girl.

Sa lettre continuait dans la même veine : *La chambre d'Ender sera prête EN UN RIEN DE TEMPS, et je ne vois plus de raison d'en repousser UN SEUL INSTANT le ménage à moins que... Qu'en penses-tu ? Peter voudrait-il PARTAGER sa chambre avec son petit frère pour qu'ils puissent renouer des LIENS et se RAPPROCHER ? Et, à ton avis, que voudrait Ender pour son TOUT PREMIER repas à la maison ?*

À manger, maman. Peu importe le menu, je suis sûre qu'il sera « assez SPÉCIAL pour qu'Ender sente qu'on l'AIME et qu'il nous a MANQUÉ ».

De toute façon, maman était vraiment naïve de prendre le courrier de Graff au pied de la lettre. Val retourna le lire. Surveillance. Garde du corps. Graff n'essayait pas de la mettre en joie en évoquant le retour de son fils : il lui envoyait un

avertissement. Ender serait en danger. Ne comprenait-elle pas ?

Graff demandait si la Flotte devait maintenir Ender là-haut jusqu'à la conclusion de l'enquête. Mais cela prendrait des mois. Où était-elle allée chercher l'idée qu'il rentrerait si vite qu'il était temps de déblayer toutes les cochonneries stockées dans sa chambre ? Graff lui demandait d'insister pour qu'on ne le renvoie pas tout de suite chez lui. Parce qu'Ender était en danger.

Aussitôt, l'éventail complet des risques que courait son frère lui apparut. Les Russes partiraient du principe qu'Ender était une arme dont l'Amérique userait contre eux. La Chine suivrait le même raisonnement : l'Amérique, armée d'Ender, pourrait tenter de s'imposer à nouveau de façon plus agressive dans la sphère d'influence chinoise. Les deux nations respireraient mieux si Ender était mort. Bien sûr, il faudrait que l'assassinat paraisse l'œuvre d'un quelconque mouvement terroriste. Par conséquent, elles ne se contenteraient pas de l'éliminer : elles feraient sans doute sauter son école.

Non, non, non, se dit Val. Ce n'est pas parce que Démosthène écrirait ce genre de choses que tu dois les penser !

Mais l'idée que quelqu'un fasse sauter Ender, lui tire dessus ou toute autre méthode en usage – elles ne cessaient de défiler dans son esprit... Ne serait-il pas ironique – et pourtant typiquement humain – que celui qui avait sauvé l'espèce humaine se fasse assassiner ? C'était comme le meurtre d'Abraham Lincoln et de Mohandas Gandhi. Certains sont incapables de reconnaître leurs sauveurs. Et le fait qu'Ender n'était qu'un enfant ne les ralentirait même pas.

Il ne peut pas rentrer à la maison, songea-t-elle. Maman ne le verra jamais, je ne saurais pas le lui dire, mais... même s'ils ne se préparaient pas à l'assassiner, à quoi ressemblerait sa vie ici ? Ender n'a jamais été du genre à courir après la célébrité ou un statut, pourtant le moindre de ses gestes finirait en vidéo, et les gens commenteraient sa coiffure (J'aime ? J'aime pas ? Votez !)

et les cours qu'il suivrait (Que deviendra le héros quand il sera grand ? Votez pour la carrière que le petit Wiggin devrait embrasser selon vous !).

Quel cauchemar ! Ce ne serait pas un retour chez soi. De toute façon, nul ne pouvait ramener Ender chez lui. La maison qu'il avait quittée n'existait plus. Le gosse qui en était parti non plus. Le jour où il était revenu – à peine un an plus tôt –, quand Val s'était rendue au lac pour passer quelques heures avec lui, il lui avait paru si vieux. Taquin parfois, certes, mais il sentait le poids du monde sur ses épaules. On lui avait maintenant retiré ce fardeau, mais il en garderait des séquelles qui l'enchaîneraient et détruiraient sa vie.

Les années d'enfance étaient derrière lui. Point. Ender n'avait pas eu l'occasion d'être un petit garçon et de devenir adolescent auprès de son père et de sa mère. C'était déjà un adolescent – en âge et en hormones –, et un adulte dans les responsabilités qu'il avait assumées.

Si aller à l'école me semble vain, quel effet cela lui fera-t-il ?

Tout en terminant son pamphlet sur les ogives russes et le coût de la défaite, elle structurait mentalement un autre texte. Celui qui expliquerait qu'Ender Wiggin ne devait pas être ramené sur Terre parce qu'il serait la cible de tous les excentriques, espions, paparazzi et assassins, et qu'une vie normale lui serait impossible.

Elle ne le rédigea pas, toutefois. Car il y avait un énorme problème, elle le savait : Peter détesterait ça.

Parce que Peter avait déjà ses projets. Son personnage virtuel, Locke, avait commencé à poser des jalons en vue du retour d'Ender. Il apparaissait clairement à Valentine qu'à cette occasion Peter avait l'intention de révéler qu'il était le véritable auteur des essais de Locke – et donc celui à qui l'on devait les termes de la trêve qui tenait encore entre le Pacte de Varsovie et la F.I. Peter comptait tirer parti de la célébrité de son cadet : Ender avait sauvé l'espèce humaine des Formiques, et son

grand frère Peter avait sauvé le monde de la guerre civile dans le sillage de sa victoire. Double ration de héros !

Le petit détesterait cette notoriété. Le grand en était si assoiffé qu'il projetait d'accaparer celle de son frère autant que possible.

Oh, il ne le reconnaîtra jamais, songea Valentine. Peter trouvera toutes sortes de raisons pour soutenir que c'est dans l'intérêt d'Ender. Celles-là mêmes auxquelles j'ai pensé, sans doute.

Et dans ce cas, est-ce que je ne fais pas exactement la même chose que lui ? N'ai-je conçu tous ces arguments contre le retour de mon frère que parce que, au fond, je ne veux pas de lui ici ?

À cette idée, une telle vague d'émotion la submergea qu'elle se retrouva en larmes à sa table de travail. Elle voulait qu'il revienne. Et si elle comprenait que ce soit impossible – le colonel Graff avait raison –, le petit frère qu'on lui avait volé lui manquait encore. Toutes ces années auprès du frère que je déteste et, maintenant, pour le bien de celui que j'aime, je vais œuvrer à le tenir loin de...

De moi ? Non, je ne suis pas obligée. Je déteste l'école et ma vie ici. Je déteste par-dessus tout être sous la coupe de Peter. Pourquoi devrais-je rester ? Pourquoi ne pourrais-je pas partir dans l'espace avec Ender ? Au moins un temps. C'est de moi qu'il est le plus proche. Je suis la seule qu'il ait vue en sept ans. S'il lui est impossible de rentrer à la maison, un peu de la maison – moi – peut venir à lui !

Il s'agissait seulement de persuader Peter qu'il n'avait pas vraiment intérêt à ce qu'Ender regagne la Terre – sans lui laisser deviner qu'elle le manipulait.

Rien que cette perspective la fatiguait, car Peter n'était pas facile à manipuler. Il voyait toujours clair dans son jeu. Elle devait donc se montrer assez franche et honnête dans ce qu'elle faisait – mais s'y prendre avec des nuances si subtiles d'humili-

lité, de sérieux, d'impartialité et tout le tralala que Peter puisse surmonter sa propre condescendance vis-à-vis de ce qu'elle disait et décider qu'il était de cet avis depuis le début et...

Mon véritable mobile est-il que j'ai envie de quitter la planète ? S'agit-il d'Ender ou bien de me libérer ?

Les deux. Cela peut être les deux. Et je dirai la vérité à Ender là-dessus : je ne renoncerai à *rien* en partant avec lui. Je préfère l'accompagner dans l'espace et ne jamais revoir la Terre plutôt que rester ici, avec ou sans lui. Sans lui : un vide douloureux. Avec : la souffrance de le voir malheureux et frustré.

Val commença une lettre au colonel Graff. Maman avait eu la négligence d'inclure son adresse. Presque une violation du secret militaire. Maman était parfois si naïve. Si elle avait fait partie de la Flotte, elle aurait été cassée de son grade depuis longtemps.

Au dîner, ce soir-là, maman était intarissable sur le retour d'Ender. Peter n'écoutait que d'une oreille parce que, bien entendu, maman était incapable de dépasser son sentimentalisme s'agissant de « son petit garçon perdu qui revenait au nid » alors que Peter comprenait que ce retour serait terriblement compliqué. Tant de choses à préparer – et pas seulement cette chambre ridicule. Ender pouvait même prendre son lit, Peter s'en fichait bien – ce qui comptait, c'est que, pendant une brève période, le monde entier ne verrait que lui, et là, Locke sortirait de l'anonymat et mettrait un terme aux spéculations sur l'identité du « grand bienfaiteur de l'humanité qui, parce qu'il tenait modestement à rester anonyme, ne pouvait pas recevoir le prix Nobel qu'il méritait tant pour nous avoir guidés vers la fin de la dernière guerre de l'humanité ».

Cela de la part d'un fan enthousiaste de Locke – qui se trouvait aussi être le leader du parti d'opposition britannique. Naïf d'imaginer un seul instant que la brève tentative du Nouveau

Pacte de Varsovie de prendre le contrôle de la F. I. était la « dernière guerre ». Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir d'une guerre qu'elle soit la dernière : unir la Terre entière sous la direction d'un unique chef, efficace, puissant, mais populaire.

Et la meilleure façon de présenter ce leader serait de le découvrir à l'image, debout à côté du grand Ender Wiggin, le bras passé autour des épaules du héros parce que – et qui s'en étonnerait ? – le « petit guerrier » et le « pacificateur » étaient frères !

Et voilà que papa discourait. Et il s'était adressé directement à Peter, qui devait donc jouer le fils modèle et l'écouter comme s'il s'intéressait.

« Je pense sincèrement que tu dois t'engager dans la voie que tu souhaites suivre *avant* que ton frère ne rentre à la maison, Peter.

— Et pourquoi donc ?

— Oh, ne fais pas le naïf. Ne vois-tu pas que le frère d'Ender Wiggin pourra intégrer n'importe quelle université de son choix ? »

Papa s'exprimait comme s'il tenait le discours le plus brillant jamais prononcé par un homme que le sénat romain n'avait pas encore déifié ou le pape canonisé. Il ne lui serait jamais venu à l'idée que les notes parfaites de Peter et sa réussite sans faille aux tests d'entrée des universités lui ouvriraient les portes de toutes les écoles qu'il voulait. Il n'avait pas besoin de profiter de la notoriété de son frère. Mais non, pour papa, tout ce que Peter ferait de bien dans sa vie serait toujours dû à Ender. Ender, Ender, Ender, Ender... Quel nom débile.

Si papa suit ce raisonnement, sans doute tout le monde en fera-t-il autant. Au moins tous les gens en dessous d'un certain seuil d'intelligence.

Peter n'avait vu que le coup de publicité que lui offrirait le retour de son frère. Mais son père lui avait rappelé autre chose : tous ses actes seraient amoindris dans l'esprit du public précisé-

ment parce qu'il était le frère aîné d'Ender le Grand. On les verrait côte à côte, certes, mais on se demanderait pourquoi Peter n'avait pas lui aussi été admis à l'École de guerre. Il aurait l'air faible, inférieur et vulnérable.

Il serait là, nettement plus grand – le frère resté à la maison sans rien faire. « Ah, mais j'ai rédigé tous les essais de Locke et j'ai mis un terme au conflit avec la Russie avant qu'il ne dégénère en guerre mondiale ! » Eh bien, si tu es si brillant, pourquoi n'étais-tu pas en train d'aider ton petit frère à sauver l'humanité de la destruction complète ?

Une aubaine en termes de relations publiques, certes. Mais un cauchemar aussi.

Comment profiter de l'occasion que lui offrait l'immense victoire d'Ender sans passer pour un parasite se repaissant de la popularité de son frère comme une sangsue ? Quelle horreur si sa révélation lui donnait l'air d'un triste suiveur ! Ah, vous trouvez mon fréroton très fort ? Eh bien, je vous ferai dire que moi aussi j'ai sauvé le monde. À ma façon de pauvre type en quête de reconnaissance.

« Tu vas bien, Peter ? s'enquit Valentine.

— Oh, ça ne va pas ? fit sa mère. Laisse-moi t'examiner, mon chéri.

— Maman, je n'ôterai pas ma chemise et je ne te laisserai pas me planter un thermomètre entre les fesses : Val hallucine, je me porte comme un charme.

— Sache que, le jour où j'hallucinerai, je trouverai mieux que ta face verdâtre, répondit sa sœur.

— Quelle splendide idée de marketing, répliqua Peter, presque par réflexe. « Choisissez votre hallucination personnelle ! » Oh, mais attends, ça existe déjà – ça s'appelle la drogue.

— Ne te moque pas de nous autres pauvres hères, fit Val. Les accros à l'égo n'ont pas besoin de drogue.

— Les enfants, tança leur mère, c'est ce spectacle qu'Ender trouvera à son retour ?

— Oui », répondirent en chœur Val et Peter.

Leur père prit la parole : « J'aimerais penser qu'il vous trouvera un peu plus mûrs. »

À ce stade, Peter et Val riaient à s'en décrocher la mâchoire. Comme ils n'arrivaient pas à s'arrêter, leur père les fit sortir de table.

Peter parcourut l'essai de Val sur les armes atomiques russes.

« C'est d'un ennui...

— Je ne trouve pas, répondit Valentine. Ils ont ces armes, et cela empêche d'autres pays de les remettre à leur place quand il le faudrait – c'est-à-dire souvent.

— Mais qu'est-ce que tu as contre la Russie ?

— C'est Démosthène qui a une dent contre la Russie, fit Val avec une fausse nonchalance.

— Bien. Alors Démosthène ne va pas se soucier des armes atomiques russes : il va s'inquiéter à l'idée que la Russie mette la main sur l'arme la plus précieuse de toutes.

— Le Petit Docteur ? L'engin de dispersion moléculaire ? La F. I. ne l'amènera jamais à portée de la Terre.

— Pas le Petit Docteur, pauvre idiot. Je parle de notre frère. Notre cadet destructeur de civilisations.

— Je ne te permets pas de l'évoquer sur ce ton méprisant ! »

Peter eut un sourire niais et moqueur. Mais, derrière cette façade, il était furieux et blessé. Elle arrivait encore à le toucher rien qu'en montrant combien elle lui préférait Ender.

« Démosthène va rédiger un article insistant pour que l'Amérique ramène sans délai Andrew Wiggin sur Terre. Fini de tergiverser : le monde est un endroit trop dangereux pour que l'Amérique se prive des services immédiats du plus grand chef militaire qu'on ait jamais connu. »

Aussitôt, une nouvelle vague de haine envers Peter balaya Valentine. En partie parce que son approche fonctionnerait

bien mieux que l'essai qu'elle avait déjà écrit, elle s'en rendait compte. Elle n'avait pas intériorisé le personnage aussi bien qu'elle le pensait. Démosthène exigerait forcément le retour immédiat d'Ender et son enrôlement dans l'armée américaine.

Et ce serait tout aussi déstabilisant, à sa façon, qu'un appel au déploiement avancé de têtes nucléaires. Les articles de Démosthène étaient suivis avec beaucoup d'attention par les rivaux et ennemis des États-Unis. S'il réclamait le prompt retour d'Ender, ceux-ci entreprendraient de manœuvrer afin que le petit Wiggin reste là-haut; et certains au moins accuseraient ouvertement l'Amérique de nourrir des intentions agressives.

Il reviendrait ensuite à Locke, dans quelques jours ou semaines, de trouver un compromis, une solution diplomatique : laisser le gamin dans l'espace.

Valentine savait très bien pourquoi Peter avait changé d'avis. C'était la remarque imbécile de leur père au repas, son rappel que Peter resterait dans l'ombre de son frère quoi qu'il fasse.

Comme quoi même les moutons de Panurge tenaient parfois des propos dont il sortait du bon. Maintenant, Val n'aurait même pas besoin de persuader Peter qu'il fallait tenir leur cadet loin de la Terre. Ce serait son idée à lui plutôt qu'à elle.

Une fois de plus, Theresa était assise sur le lit, en larmes. Autour d'elle gisaient les pages des articles de Démosthène et Locke qui empêcheraient son petit dernier de rentrer à la maison, elle le savait.

« Je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle à son mari. Je sais que c'est ce qu'il faut faire – tout comme Graff voulait nous le faire comprendre. Mais je pensais le revoir. Je le croyais vraiment. »

John Paul était assis à côté d'elle sur le lit, et il la serra dans ses bras.

« C'est le sacrifice le plus difficile que nous ayons jamais fait.

— Et pas l'abandonner la première fois ?

— C'était dur, répondit John Paul, mais nous n'avions pas le choix. Ils nous l'auraient pris de toute façon. Là, en revanche... Tu sais que si nous postions des vidéos sur les réseaux plaidant pour que notre fils rentre chez nous, nous aurions de bonnes chances de réussir.

— Et notre petit garçon va se demander pourquoi nous ne le faisons pas.

— Non, il ne se posera pas la question.

— Oh, tu le crois intelligent au point de comprendre ce que nous faisons ? Pourquoi nous ne réagissons pas ?

— Et pourquoi ne comprendrait-il pas ?

— Parce qu'il ne nous connaît pas, fit Theresa. Il ignore ce que nous pensons, ce que nous ressentons. Pour autant qu'il le sache, nous l'avons complètement oublié.

— Il y a une chose qui me reconforte au milieu de tout ce bazar, répondit John Paul. Nous sommes encore très forts quand il s'agit de manipuler nos petits génies.

— Oh, ça. Pas difficile de manipuler ses enfants quand ils sont persuadés qu'on est stupide.

— Ce qui me chagrine, c'est que c'est à Locke qu'on attribue le mérite de se préoccuper d'Ender plus que tout autre. De sorte que le jour où son identité sera révélée, il aura l'air d'être loyalement intervenu pour protéger son frère.

— Celui-là, c'est notre digne fils, fit Theresa. Ah, quel chef-d'œuvre que Peter !

— J'ai une question philosophique : je me demande si ce que nous appelons "bonté" n'est pas en réalité une caractéristique évolutive mal adaptée. Tant que la plupart des gens la possèdent et que les règles de la société la promeuvent comme une vertu, alors les meneurs *naturels* ont le champ libre. C'est à cause de la bonté d'Ender que nous nous retrouverons avec Peter sur Terre.

— Oh, Peter est bon, dit Theresa, amère.

— Oui, j’oubliais, fit John Paul. C’est pour le bien de l’humanité qu’il dirigera le monde. Un sacrifice altruiste.

— Quand je lis ses articles mielleux, j’ai envie de lui arracher les yeux.

— C’est notre fils lui aussi. Autant le produit de nos gènes qu’Ender et Val. Et nous l’avons bel et bien provoqué. »

Il avait raison, et Theresa le savait. Mais cela n’aidait pas. « Il n’était pas obligé de s’amuser à ce point, tu ne crois pas ? »

CHAPITRE DEUX

À : hgraff@dsc@ficom.gov

De : demosthene@dernierespoirdelaterre.pol

Sujet : Vous connaissez la vérité

Vous savez qui décide quoi écrire. Vous devinez même sans doute pourquoi. Je n’essaierai pas de défendre mon article ni la façon dont d’autres s’en servent.

Vous vous êtes servi autrefois de la sœur d’Andrew Wiggin pour le persuader de retourner dans l’espace gagner cette petite guerre que vous meniez. Elle a fait son boulot, non ? Une gentille fille qui remplit toutes ses missions.

Eh bien, j’en ai une pour elle. Un jour, vous lui avez envoyé son frère, pour un peu de réconfort et de compagnie. Il aura encore besoin d’elle, plus que jamais, mais il ne peut pas venir à elle. Pas de maison près du lac, cette fois. Mais rien ne lui interdit de partir dans l’espace avec lui. Enrôlez-la dans la F.I., payez-la en tant que consultante, faites ce qu’il faut. Mais son frère et elle ont besoin l’un de l’autre. Plus qu’aucun d’eux n’a besoin de vivre sur Terre.

N’essayez pas de deviner ses intentions dans cette affaire. N’oubliez pas qu’elle est plus intelligente et qu’elle aime son jeune frère plus que vous. Et puis vous êtes un honnête homme. Vous savez que c’est pour le mieux. Or vous essayez toujours d’agir pour le mieux, n’est-ce pas ?

Rendez-nous service à tous les deux : passez cette lettre à la déchiqueteuse et planquez-la où le soleil ne brille pas.

Votre humble et dévoué serviteur – l’humble et dévoué serviteur de tout le monde –, l’humble et dévoué serviteur de la vérité et du nationalisme noble,
Démosthène.

À quoi un amiral de treize ans occupe-t-il ses journées ? Pas à commander un vaisseau – on l’avait bien fait comprendre à Ender dès sa promotion. « Tu as un grade à la mesure de tes exploits, lui avait dit l’amiral Chamrajnagar, mais tu auras des devoirs en rapport avec ta formation. »

Or quelle était sa formation ? Jouer à la guerre virtuelle sur un simulateur. Maintenant qu’il n’y avait plus personne à combattre, il n’était formé à... rien.

Ah, si : mener des enfants au combat et leur soutirer jusqu’à la dernière once d’effort, de concentration, de talent et d’intelligence. Mais les enfants n’avaient plus rien à faire ici, et ils rentraient chez eux un par un.

Chacun d’eux vint dire au revoir à Ender. « Tu seras bien chez toi, lui dit Hot Soup. Il faut qu’ils te préparent un accueil de héros. » Il partait pour l’École tactique afin d’apprendre le peu qu’il lui restait à savoir pour mériter son diplôme de fin d’études secondaires. « Comme ça je pourrai aller directement à la fac.

— Les adolescents de quinze ans réussissent toujours très bien en fac, répondit Ender.

— Je dois me concentrer sur mes études, fit Han Tzu. Terminer la fac, découvrir ce que je suis censé faire de ma vie et puis trouver quelqu’un à épouser pour fonder une famille.

— Poursuivre le cycle de la vie ?

— Un homme sans femme ni enfants est une menace pour la civilisation. Un célibataire est source d’irritation. Dix mille sont sources de guerre.

— J’aime quand tu cites des maximes chinoises.

— Étant chinois, je peux même les inventer. » Han Tzu lui adressa un grand sourire. « Ender, viens me voir. La Chine est un pays magnifique. On y trouve plus de variété que dans tout le reste du monde.

— Je viendrai si j’ai l’occasion », répondit Ender. Il n’eut pas le cœur de lui faire remarquer que la Chine était peuplée d’êtres humains et que la proportion de bon et de mauvais, de force et de faiblesse, de courage et de lâcheté était sûrement la même que dans n’importe quel autre pays, culture, civilisation... ou village, maison ou cœur.

« Oh, tu l’auras ! Tu as mené l’espèce humaine à la victoire, tout le monde le sait. Tu peux faire tout ce qui te chante ! »

À part rentrer chez moi, songea Ender *in petto*. À voix haute, il répondit : « Tu ne connais pas mes parents. »

Il comptait y mettre le même ton badin que son ami, mais tout sonnait faux chez lui, ces temps-ci. Peut-être une certaine morosité intérieure colorait-elle tous ses propos à son insu. Ou peut-être Han Tzu ne concevait-il pas que son commandant puisse plaisanter. Peut-être les autres gamins et lui se souvenaient-ils trop bien de ce qui s’était passé vers la fin, quand ils se demandaient si Ender n’était pas en train de perdre la tête.

Mais Ender savait qu’il ne perdait pas les pédales. Il les trouvait plutôt. L’esprit profond, l’âme dépouillée, l’homme à l’impitoyable compassion – capable d’aimer son prochain au point de le comprendre, tout en gardant un détachement tel qu’il pouvait user de ce savoir pour le détruire.

« Ah, les parents, commenta Han Tzu sans joie. Mon père est en prison, tu sais. À moins qu’il n’en soit sorti. Il s’est débrouillé pour me permettre de tricher au test de sélection, histoire d’être sûr que je sois pris.

— Tu n'avais pas besoin de tricher. Tu n'es pas un imposteur.

— Mais mon père ressentait le besoin de me conférer ma place. Ça le défrisait que je la gagne tout seul. C'était sa façon de se rendre nécessaire. Je le comprends maintenant. J'ai l'intention d'être un meilleur père que lui. Je suis le Bon Père ! »

Ender éclata de rire puis le serra dans ses bras, et ils se dirent au revoir. Mais il continua de penser à cette conversation. Il se rendit compte que Han Tzu suivrait sa formation et ferait de lui-même le père parfait. D'ailleurs beaucoup de ce qu'il avait appris à l'École de guerre et ici, à l'École de commandement, lui serait sans doute fort utile. Faire preuve de patience, se maîtriser parfaitement, discerner les capacités de ses subordonnés pour pouvoir combler leurs lacunes par l'entraînement.

À quoi ai-je été formé ?

Je suis l'homme tribal, songea Ender. Le chef. On peut me faire aveuglément confiance pour agir dans l'intérêt de la tribu. Mais cette confiance implique que je sois celui qui décide qui vit et qui meurt. Juge, bourreau, général, dieu. Voilà ce à quoi on m'a formé. Et bien formé, en plus : j'ai joué le rôle attendu.

Maintenant, je parcours les petites annonces sur les réseaux sans trouver aucune offre d'emploi qui exige ce genre de qualifications. Aucune tribu en quête de chef, pas de village en mal de roi, pas de religion à la recherche d'un guerrier-prophète.

Officiellement, Ender n'était pas censé être informé du passage en cour martiale de l'ex-colonel Hyrum Graff. Officiellement, il était trop jeune et trop impliqué personnellement. Les pédopsychologues, après plusieurs évaluations fastidieuses, l'avaient déclaré trop fragile pour être exposé aux conséquences de ses actes.

C'est cela, maintenant, il est temps de s'inquiéter.

Mais c'est bien là-dessus que le procès allait porter, non ? Il s'agirait de déterminer si Graff et d'autres responsables – mais surtout Graff – avaient mal agi vis-à-vis des enfants qu'on leur avait confiés. On prenait tout cela très au sérieux et, à la façon dont les officiers adultes se taisaient ou détournaient les yeux quand il entraît quelque part, Ender était à peu près sûr qu'un de ses actes avait dû avoir des conséquences terribles.

Il alla voir Mazer juste avant le début du procès pour lui exposer ses hypothèses à ce sujet : « Je pense que le colonel Graff est traduit en justice parce qu'on le tient responsable de choses que j'ai faites. Mais je doute que ce soit parce que j'ai fait sauter la planète des Formiques et détruit une espèce intelligente – ça, tout le monde approuve. »

Mazer avait sagement hoché la tête sans rien dire – c'était son mode de communication normal, un vestige du temps où il formait Ender.

« Donc il y a autre chose, fit celui-ci. Je ne vois que deux événements dans mon passé pour lesquels on poursuivrait l'homme qui les a laissés se produire. Il y a cette bagarre dans laquelle je me suis retrouvé, à l'École de guerre. Un plus grand m'a coincé dans une salle de bains. Il s'était vanté de vouloir me cogner jusqu'à ce que je sois un peu moins malin, et il a entraîné sa bande avec lui. Je l'ai humilié pour le pousser à m'affronter tout seul, et puis je l'ai mis à terre d'un seul mouvement.

— Vraiment, dit Mazer.

— Bonzo Madrid. Bonito de Madrid. Je pense qu'il est mort.

— Tu penses ?

— On m'a fait quitter l'École de guerre le lendemain. On ne m'en a jamais reparlé. J'en ai conclu que je l'avais gravement blessé. Il doit être mort. C'est le genre d'incident pour lequel on convoque une cour martiale, non ? Il faut expliquer aux parents de Bonzo la mort de leur fils.

— Ton raisonnement est intéressant. » Mazer répondait toujours la même chose, qu'il ait tort ou raison, et Ender n'essaya pas d'interpréter ses paroles. « C'est tout ? »

— Il y a des gouvernements et des hommes politiques qui voudraient me discréditer. Un mouvement s'est formé pour m'empêcher de retourner sur Terre. Je lis les réseaux, je connais leurs arguments : je ne serai qu'un outil politique, une cible pour les assassins ou un atout dont mon pays se servira pour conquérir le monde, et autres absurdités. À mon avis, certains comptent profiter du passage de Graff en cour martiale pour publier des éléments sur mon compte qui auraient dû rester secrets. De quoi me faire passer pour un monstre.

— Tu sais que ça ressemble fort à de la paranoïa, de croire que le procès de Graff tourne en réalité autour de toi.

— J'ai donc d'autant plus ma place dans cet asile d'aliénés.

— Tu sais que je ne peux rien te révéler.

— Vous n'avez pas besoin, répondit Ender. Je me dis qu'il y a eu un autre gamin. Il y a des années. Quand j'étais tout petit. Il était à peine plus grand que moi, mais il avait sa bande avec lui. Je l'ai persuadé de ne pas les laisser intervenir, j'en ai fait une affaire personnelle, un contre un. Comme avec Bonzo. Je n'étais pas un bon combattant, à l'époque. Je ne savais pas me battre. Je ne pouvais que me déchaîner comme un fou contre lui. Lui faire tellement mal que même sa bande me ficherait la paix. Il fallait que je *sois* fou pour que ma folie les effraie. Alors je crois que cet incident fera aussi partie du procès.

— C'est très touchant de te voir si nombriliste : tu te prends sincèrement pour le centre de l'univers.

— Le centre de cette cour martiale, plutôt. Il s'agit de moi, ou on ne se donnerait pas tant de peine pour m'empêcher d'en savoir plus. L'absence d'information est une information.

— Ah, les enfants d'ici sont si malins, répondit Mazer d'un ton assez sarcastique pour faire sourire son interlocuteur.

— Stilson est mort lui aussi, hein ? » fit Ender. Mais ce n'était pas vraiment une question.

« Ender, tous ceux contre qui tu te bats ne meurent pas. » Mais l'adulte marqua l'ombre d'une hésitation après cette réponse, et l'enfant fut fixé. Tous ceux contre qui il s'était battu – battu pour de bon – avaient péri. Bonzo. Stilson. Et tous les Formiques : chaque reine, chaque doryphore, chaque larve, chaque œuf... Quel que soit leur moyen de reproduction, c'était fini.

« Vous savez, fit doucement Ender, je pense à eux tout le temps. Ils n'auront plus jamais d'enfants. C'est bien ça, le sens de la vie, non ? La capacité à se reproduire. Même quand on n'a pas d'enfants, le corps ne cesse de fabriquer de nouvelles cellules. De se répliquer. Sauf que, pour Bonzo et Stilson, c'est terminé. Ils n'ont pas vécu assez longtemps pour se reproduire. Leur lignée s'est éteinte. J'ai joué le rôle de la nature pour eux, tout de griffes et de dents. J'ai été le juge de leur adaptation au milieu. »

Ender savait en tenant ces propos qu'il se montrait injuste. Mazer avait pour ordre de ne pas en discuter avec lui et, même s'il tombait pile, de ne rien confirmer. Toutefois, en mettant un terme à la conversation il confirmerait ses hypothèses, et même nier la vérité avait eu cet effet. Ender le forçait presque à parler, désormais, pour le rassurer, pour répondre au besoin qu'il décelait. « Vous n'êtes pas obligé de répondre, dit-il. Je ne suis pas aussi déprimé que j'en ai l'air. Je ne me reproche rien, vous savez. »

Mazer cilla.

« Non, je ne suis pas fou, précisa Ender. Je regrette leur mort. Je suis *responsable* de la mort de Stilson, de Bonzo et de tous les Formiques de l'univers, je le sais. Mais je n'ai rien à me reprocher. Je ne suis pas allé chercher Stilson ni Bonzo. Ils sont venus à moi en me menaçant de dommages bien réels. Une menace crédible. Dites-le-leur donc, aux juges de cette cour

martiale. Ou passez-leur l'enregistrement que vous êtes sûrement en train de faire de cette conversation. Je n'avais pas l'intention de les tuer, mais je comptais bien les empêcher de m'abîmer. Et la seule façon d'y parvenir consistait à réagir brutalement. Je suis navré qu'ils aient succombé à leurs blessures. Je le déferais si je pouvais. Mais je n'avais pas les compétences nécessaires pour les blesser de façon à éviter toute attaque ultérieure sans pour autant les tuer. Ou tout autre dégât que j'aie pu infliger. S'ils sont infirmes ou diminués intellectuellement, je ferai ce que je peux pour eux, à moins que leur famille ne préfère que je reste à l'écart. Je ne veux pas causer davantage de souffrances.

» Mais le fait est, Mazer Rackham : je savais ce que je faisais. Il est ridicule qu'on juge Hyrum Graff pour cela. Dans le cas de Stilson, il n'avait aucune idée de ma façon de raisonner. Il ne pouvait pas deviner ce que je ferais. Et j'avais l'intention de lui faire mal – et même très mal. Ce n'était pas la faute de Graff, mais celle de Stilson. S'il m'avait fichu la paix – et je lui ai laissé plus d'une occasion de renoncer : je l'ai supplié de me laisser tranquille. S'il avait écouté, il serait encore en vie. C'est lui qui a choisi. Il me croyait plus faible que lui, il pensait que je ne saurais pas me défendre, mais cela ne le dédouane pas pour autant. Il a choisi de m'attaquer pour une raison toute simple : à ses yeux, cela ne porterait pas à conséquence. Seulement, il avait tort. »

Mazer s'éclaircit légèrement la gorge puis dit : « Ça suffit.

— Avec Bonzo, en revanche, Graff prenait un risque terrible. Imaginez que Bonzo et ses copains me blessent, ou que je meure, que je devienne un légume, ou juste un gamin craintif et timide. Il perdait alors l'arme qu'il forgeait. Bean aurait gagné la guerre même en mon absence, mais Graff n'avait aucun moyen de le savoir. C'était un pari effrayant. Parce que Graff savait aussi que si je sortais vivant – et victorieux – de cette confrontation avec Bonzo, alors je croirais en moi, en ma capacité à

vaincre quelles que soient les circonstances. Le jeu ne me donnait pas cette certitude : ce n'était qu'un jeu. Bonzo m'a prouvé que dans la vraie vie j'étais capable de vaincre. Tant que je comprenais mon ennemi. Vous savez ce que cela veut dire, vous, Mazer.

— Même si ce que tu dis était vrai...

— Prenez cette vidéo et faites-la verser au dossier. Ou, si par le plus grand des hasards personne n'enregistreait notre conversation, allez témoigner en sa faveur. Dites-leur, dites aux juges que Graff n'a pas mal agi. J'étais furieux contre lui pour sa façon de procéder, et je le suis sans doute encore. Mais à sa place j'en aurais fait autant. Cela participait de la victoire. La guerre fait des morts. On envoie des soldats au combat en sachant que certains ne reviendront pas. Mais Graff n'a pas envoyé Bonzo. Bonzo s'est porté volontaire pour la mission qu'il s'est attribuée tout seul : m'attaquer et nous permettre d'apprendre que, non, je ne me résignerais jamais à perdre. Bonzo s'est porté volontaire. Tout comme les doryphores en venant jusqu'ici et en essayant de balayer les humains. S'ils nous avaient laissés tranquilles, nous ne leur aurions pas fait de mal. Les juges doivent comprendre : je suis l'arme que l'École de guerre devait créer, celle que le monde entier voulait qu'elle crée. On ne peut pas reprocher à Graff d'avoir façonné et aiguisé une arme. Ni lui ni personne ne l'a brandie. Bonzo a trouvé une lame et s'est blessé avec. Voilà comment il faut envisager la chose.

— Tu as terminé ?

— Pourquoi ? Vous arrivez au bout de votre capacité d'enregistrement ? »

Mazer se leva et partit.

À son retour, il ne mentionna pas leur discussion, mais Ender était désormais libre d'aller et venir partout. On n'essayait plus de rien lui cacher, et il put lire le texte de l'acte d'accusation de Graff.

Il avait vu juste sur toute la ligne.

Il comprit aussi que Graff ne serait condamné que pour des faits mineurs – il n'irait pas en prison. La cour martiale n'était là que pour causer du tort à Ender et interdire à l'Amérique de se servir de lui en tant que chef militaire. C'était un héros, certes, mais aussi désormais officiellement un gamin très effrayant. La cour martiale figerait cette image dans l'esprit du public. On aurait pu se rallier autour du sauveur de l'espèce humaine, mais un môme monstrueux qui en tuait d'autres ? Même en état de légitime défense, c'était trop horrible. Ender n'avait pas d'avenir politique sur Terre.

Il surveilla la façon dont Démosthène, le commentateur politique, réagissait à mesure que les faits émergeaient devant les juges. Depuis des mois – depuis qu'il était apparu qu'Ender ne serait pas renvoyé immédiatement chez lui –, ce célèbre nationaliste américain s'agitait sur les réseaux pour qu'on « ramène le héros à la maison ». Même maintenant qu'on se servait des meurtres privés d'Ender contre Graff, Démosthène s'entêtait encore à répéter, plus d'une fois, qu'il était « une arme qui appartient au peuple américain ».

Ce qui était le meilleur moyen de s'assurer qu'aucune autre nation ne consentirait à laisser cette arme tomber entre des mains américaines.

Ender prit tout d'abord Démosthène pour un parfait imbécile qui jouait très mal ses cartes. Puis il se rendit compte qu'il pouvait bien le faire exprès et stimuler ses contradicteurs parce qu'il ne voulait surtout pas d'un rival à la tête de la politique américaine.

Ce type était-il si subtil ? Ender examina ses écrits – après tout, qu'avait-il d'autre à faire ? – et y décela un défaut récurrent : l'homme était éloquent, mais il insistait toujours un peu trop. Suffisamment pour stimuler ses adversaires, en Amérique et à l'étranger. En discréditant son propre camp dans chaque débat.

De manière délibérée ?

Sans doute pas. Ender connaissait l'histoire des grands dirigeants – et surtout celle du premier Démosthène. Éloquence ne signifiait pas intelligence ni analyse pénétrante. Les véritables partisans d'une cause se comportaient souvent de manière contre-productive parce qu'ils s'attendaient à ce que les autres discernent la justesse de leur combat s'ils l'exposaient avec une clarté suffisante. Du coup, ils dévoilaient involontairement leur jeu et ne comprenaient pas pourquoi tout le monde se liguaient contre eux.

Ender avait observé l'évolution du débat sur les réseaux, regardé les équipes se former et constaté que les « modérés » emmenés par Locke tiraient toujours parti des provocations de Démosthène.

Et maintenant, en continuant à s'agiter en soutien à Ender, c'est Démosthène qui lui causait le plus de tort. Pour tous ceux qui redoutaient le mouvement lancé par le commentateur politique – soit le monde entier en dehors de l'Amérique –, Ender ne serait pas un héros mais un monstre. Le ramener chez lui, pour qu'il guide le pays vers un déchaînement *nuevo-imperialista* ? Pour qu'il se mue en Alexandre américain, en Genghis Khan ou Adolphe Hitler, et qu'il veuille conquérir le monde ou le force à s'unir en une guerre brutale contre lui ?

Heureusement, Ender ne se sentait pas l'âme d'un conquérant. Il ne souffrirait donc pas si on le privait de l'occasion d'essayer.

Néanmoins, il aurait aimé avoir l'occasion de s'expliquer avec Démosthène.

Mais, bien sûr, le bonhomme n'accepterait jamais de se retrouver seul dans la même pièce que le héros meurtrier.

Mazer ne discutait jamais de la cour martiale avec Ender, mais ils pouvaient parler de Graff.

« Hyrum Graff est un bureaucrate consommé, disait Mazer. Il raisonne toujours avec dix coups d'avance sur tout le monde. Peu importe en réalité le poste qu'il occupe. Il peut se servir de n'importe qui – subordonné, supérieur ou parfait étranger qui ne l'a jamais rencontré – pour obtenir ce qu'il juge nécessaire pour l'espèce humaine

— Je me réjouis qu'il ait choisi d'utiliser ce talent pour le plus grand bien.

— Je ne suis pas sûr que ce soit le cas, répondit Mazer. Il s'en sert pour ce qu'il croit bon. Mais je ne pense pas qu'il soit particulièrement doué pour reconnaître le "bien".

— En cours de philosophie, il me semble que nous avons fini par conclure que "bien" et "bon" sont des termes récursifs à l'infini : il ne peuvent être définis qu'en fonction d'eux-mêmes. Le bien est bon parce qu'il est meilleur que le mal – toutefois, la raison pour laquelle il vaut mieux être bon que mauvais dépend de la façon dont on définit le bien, et ainsi de suite.

— Ah ! qu'est-ce qu'une flotte moderne n'enseigne pas à ses amiraux !

— Vous êtes amiral aussi, et voyez où ça vous a mené.

— Précepteur d'un gamin mal élevé qui sauve l'espèce humaine mais ne fait pas ses corvées.

— Parfois j'aimerais être mal élevé, répondit Ender. J'en rêve – je rêve de défier l'autorité. Mais même quand j'en prends la ferme décision, je n'arrive pas à me défaire du sentiment de responsabilité. Les gens qui comptent sur moi – voilà ce qui me contrôle.

— Tu n'as donc pas d'ambition en dehors de ton devoir ?

— Et je n'ai plus de devoir, désormais. Alors j'envie le colonel... monsieur Graff. Tous ces projets. Toute cette détermination. Je me demande ce qu'il a en projet pour moi.

— Es-tu sûr qu'il en ait ? Des projets pour toi, s'entend.

— Peut-être pas. Il a travaillé très dur pour façonner cet outil. Mais maintenant qu'on n'en aura plus jamais besoin, il va

peut-être me reposer dans un coin et me laisser rouiller sans plus jamais penser à moi.

— Peut-être, fit Mazer. Voilà ce que nous devons garder à l'esprit. Graff n'est pas... *gentil*.

— À moins qu'il n'ait besoin de l'être.

— À moins qu'il n'ait besoin de le paraître. Il est capable de s'abaisser à mentir comme un arracheur de dents pour présenter la situation de façon à vous donner envie de faire ce qu'il attend de vous.

— C'est comme ça qu'il vous a amené ici, pour être mon formateur durant cette guerre ?

— Eh oui, soupira Mazer.

— Vous rentrez chez vous, maintenant ? Je sais que vous avez de la famille.

— Des arrière-petits-enfants. Et des arrière-arrière-petits-enfants. Ma femme est morte et mon seul fils encore en vie est gaga, sénile, d'après mes petits-enfants. Ils le disent sans embarras parce qu'ils ont accepté l'idée que leur père ou leur oncle a eu une vie bien remplie et qu'il se fait vraiment très vieux. Mais comment pourrais-je l'accepter ? Je ne connais pas ces gens.

— Un accueil triomphal ne suffira pas à compenser les cinquante ans perdus, pas vrai ?

— Un accueil triomphal, marmonna Mazer. Tu sais en quoi consiste mon accueil triomphal ? Ils se demandent encore s'ils vont me mettre en examen en plus de Graff. Je pense qu'ils le feront probablement.

— Dans ce cas, répondit Ender, vous serez acquitté en même temps que lui.

— Acquitté ? fit l'autre, désabusé. On ne nous jettera pas en prison ni rien, mais nous aurons un blâme officiel. Une trace dans notre dossier. Et Graff se fera sûrement casser. Ceux qui ont convoqué cette cour martiale ne peuvent pas perdre la face. Il faut qu'on leur donne raison. »

Ender soupira. « Et donc, pour ménager leur fierté, vous vous faites tous les deux taper sur les doigts. Et Graff risque de perdre sa carrière. »

Mazer se mit à rire. « Ce n'est pas si terrible que cela, en réalité. Mon dossier était farci d'avertissements et de blâmes avant même que je ne batte les doryphores lors de la deuxième guerre formique. Ma carrière s'est forgée à coups de blâmes et d'avertissements. Quant à Graff, l'armée n'a jamais été sa carrière de choix. Ce n'était qu'un moyen d'avoir accès à l'influence et au pouvoir nécessaires pour accomplir ses projets. Maintenant qu'il n'a plus tant besoin de l'armée, s'en faire éjecter ne le dérange pas, à vrai dire. »

Ender hocha la tête et gloussa. « Je parie que vous avez raison. Graff compte sans doute en tirer parti d'une façon ou d'une autre. Il profitera du sentiment de culpabilité de ceux que son expulsion arrange pour obtenir ce qu'il convoite réellement. Un prix de consolation qui se révélera être son véritable objectif.

— Eh bien, ils ne peuvent pas non plus lui décerner des médailles pour les mêmes faits qui lui ont valu la cour martiale.

— Ils lui donneront son projet de colonisation.

— Bah, je ne sais pas si leur sentiment de culpabilité ira si loin, répondit Mazer. Équiper et remettre à niveau les vaisseaux de la flotte pour en faire des bâtiments de colonisation coûterait des milliards de dollars, et rien ne garantit que quiconque sur Terre aura envie de partir à jamais. Sans parler des équipages des vaisseaux.

— Ils doivent faire quelque chose de cette flotte immense et de tout ce personnel. Les bâtiments doivent aller quelque part. Et puis il y a tous ces soldats de la F.I. sur les mondes conquis. Je pense que Graff aura ses colonies – nous n'enverrons pas de vaisseaux pour les ramener sur Terre : nous enverrons de nouveaux pionniers les rejoindre.

— Je vois que tu maîtrises tous les arguments de Graff.

— Vous aussi, répondit Ender. Et je parie que vous partirez avec eux.

— Moi ? Je suis trop vieux pour être colon.

— Vous piloteriez un vaisseau. Un vaisseau colonial. Vous partiriez à nouveau, parce que vous l'avez déjà fait une fois. Pourquoi ne pas recommencer ? Voyager à la vitesse de la lumière et amener le bâtiment jusqu'à l'une des anciennes planètes formiques.

— Peut-être.

— Quand on a perdu tous les siens, que reste-t-il à perdre ? Et puis vous croyez en l'œuvre de Graff. C'est son véritable projet depuis le début, non ? Répandre l'espèce humaine hors du système solaire afin que nous ne soyons pas les otages du destin d'une unique planète. Nous disperser entre les systèmes stellaires aussi loin que possible, pour qu'on ne puisse plus nous éliminer en tant qu'espèce. C'est la grande cause de Graff. Et vous la trouvez valable vous aussi.

— Je n'ai jamais prononcé un mot là-dessus.

— Quand le sujet est abordé et qu'on évoque les arguments de Graff, vous ne faites pas votre petite grimace.

— Ah, voilà que tu crois pouvoir lire sur mon visage. Je suis maori, je ne laisse rien paraître.

— Vous êtes à demi maori, et je vous pratique depuis des mois.

— Tu ne lis pas mes pensées, même si tu t'es convaincu que tu pouvais lire sur mon visage.

— Le projet de colonisation est le seul encore digne d'intérêt ici, dans l'espace.

— On ne m'a pas demandé de piloter quoi que ce soit, répondit Mazer. Je suis vieux pour un pilote, tu sais.

— Vous ne seriez pas pilote mais commandant de vaisseau.

— J'ai de la veine qu'on me laisse viser tout seul quand je vais pisser. On ne me fait pas confiance. C'est pour ça qu'on me traduit en cour martiale.

— Quand le procès sera fini, dit Ender, vous n'aurez pas plus d'utilité que moi. Il faudra bien qu'on vous expédie très loin pour que la F.I. redevienne un lieu sûr pour les bureaux. »

Mazer détourna le regard et attendit, mais son attitude soufflait à Ender qu'il s'apprêtait à dire quelque chose d'important.

« Et toi, Ender ? s'enquit-il enfin. Tu partirais ?

— Pour une colonie ? » Il se mit à rire. « J'ai treize ans. À quoi m'emploierait-on, là-bas ? À labourer le sol ? Vous connaissez mes compétences. Inutiles pour une colonie. »

Mazer éclata d'un rire sec. « Ah, tu veux bien m'envoyer mais, quant à toi, tu refuses de partir.

— Je n'envoie personne. Moi-même encore moins que les autres.

— Tu dois bien faire quelque chose de ta vie », répondit Mazer.

Et voilà : la reconnaissance tacite qu'Ender ne rentrerait pas chez lui. Qu'il ne mènerait jamais une vie normale sur Terre.

Un par un, les autres gosses reçurent leurs ordres, et chacun lui dit au revoir avant de partir. La scène était un peu plus gauche à chaque fois, parce qu'Ender leur était de plus en plus étranger : il ne traînait pas avec eux, et si par hasard il participait à une conversation, il ne restait pas longtemps et ne s'impliquait jamais vraiment.

Ce n'était pas un choix délibéré. Seulement, il ne voyait pas l'intérêt de ce qu'ils faisaient ni de leurs sujets de discussion. Ils ne pensaient qu'à leurs études, leur retour sur Terre. Ce qu'ils allaient faire. Comment ils se retrouveraient au bout d'un certain temps passé chez eux. Combien ils toucheraient en guise d'indemnité de licenciement de la part de l'armée. Quelle carrière ils pourraient embrasser. À quel point leur famille aurait changé.

Rien de tout cela ne s'appliquait à Ender. Il ne pouvait pas faire comme si c'était le cas ou comme s'il avait un avenir. Et il pouvait encore moins parler de ce qui le préoccupait. Ils ne comprendraient pas.

Lui-même ne comprenait pas. Il avait su lâcher tout le reste, tout ce sur quoi il s'était concentré tout ce temps. Les tactiques militaires ? La stratégie ? Aucun intérêt à ses yeux, désormais. Comment il aurait pu éviter de susciter l'hostilité de Bonzo ou Stilson ? Le sujet évoquait en lui des sentiments puissants, mais pas d'idées rationnelles ; il ne perdait donc pas son temps à essayer de raisonner là-dessus. Il renonçait à y penser, tout comme il avait renoncé à sa connaissance approfondie de tous les membres de son *djish*, cette petite armée de gamins surdoués qu'il avait menée pendant tout l'entraînement qui s'était révélé la vraie guerre.

Autrefois, connaître et comprendre ces gamins faisait partie de son travail : c'était essentiel en vue de la victoire. À l'époque, il en était même venu à les considérer comme ses amis. Mais il n'avait jamais été l'un des leurs – leur relation était trop inégale. Il les avait aimés pour mieux les connaître, et il les avait connus pour mieux se servir d'eux. Maintenant, il n'en avait plus besoin – ce n'était pas un choix personnel : il n'y avait tout simplement plus rien à gagner à maintenir l'unité du groupe. En tant que groupe, ils n'existaient plus. Ce n'était plus qu'une bande de gosses partis ensemble pour une longue et difficile expédition ; voilà comment Ender les voyait désormais. Ils avaient agi à l'unisson pour regagner la civilisation, mais ils allaient maintenant rentrer chez eux, dans leurs familles. Ils n'étaient plus unis. Si ce n'est dans leurs souvenirs.

Ender avait donc renoncé à eux. Même ceux qui se trouvaient encore là. Il se rendait compte que cela les blessait – ceux qui avaient voulu être davantage que de simples copains – qu'il ne laisse pas leur relation évoluer, qu'il ne partage pas ses idées avec eux. Il ne pouvait pas leur expliquer qu'il ne les tenait pas à

l'écart, qu'il leur était tout bonnement impossible de comprendre ce qui le préoccupait dès qu'il n'était pas obligé de penser à autre chose.

Les reines.

Ce qu'avaient fait les Formiques n'avait aucun sens. Ils n'étaient pas stupides. Pourtant, ils avaient commis l'erreur stratégique de regrouper toutes leurs reines – non, pas « leurs » reines, les Formiques se résumaient aux reines, les reines *étaient* les Formiques. Elles s'étaient toutes rassemblées sur leur planète d'origine, où Ender pouvait les détruire en recourant au Petit Docteur, toutes à la fois – où il les avait détruites.

Mazer lui avait expliqué que les reines avaient dû se rassembler sur cette planète des années avant d'apprendre que la flotte humaine était équipée du Petit Docteur. À cause de la façon dont Mazer avait vaincu leur expédition principale vers le système solaire, elles connaissaient leur plus grande faiblesse : si l'ennemi localisait la reine et la tuait, il liquidait toute son armée. Elles s'étaient donc retirées de toutes leurs positions avancées puis s'étaient rassemblées sur leur monde d'origine avant de le protéger avec tout ce qu'elles avaient.

Oui, oui, Ender comprenait bien.

Mais il s'était servi du Petit Docteur au début de l'invasion des mondes formiques pour détruire une formation de vaisseaux. Les reines avaient aussitôt compris le potentiel de cette arme et n'avaient plus jamais laissé leurs bâtiments se rapprocher suffisamment pour que le Petit Docteur puisse déclencher une réaction autoentretenu.

Donc : une fois qu'elles avaient compris que cette arme existait et que les humains étaient prêts à s'en servir, pourquoi étaient-elles restées sur cette planète ? Elles devaient savoir que la flotte humaine arrivait. À mesure qu'Ender gagnait bataille après bataille, elles avaient dû entrevoir la possibilité de la défaite. Il leur aurait été facile monter à bord de vaisseaux et de se disperser depuis leur planète d'origine. Avant le début de

cette dernière bataille, elles auraient pu être hors de portée du Petit Docteur.

Alors nous aurions été obligés de nous lancer à leur poursuite, vaisseau par vaisseau, reine après reine. Leurs planètes auraient continué à être peuplées de Formiques, et elles auraient pu nous opposer une résistance sanglante sur chaque monde tout en construisant de nouveaux vaisseaux pour lancer de nouvelles flottes contre nous.

Or elles étaient restées. Et elles avaient péri.

Était-ce la peur ? Peut-être. Mais Ender n'y croyait pas. Les reines s'étaient taillées pour la guerre. Toutes les observations des scientifiques qui avaient étudié l'anatomie et la structure moléculaire des cadavres de doryphores récupérés lors de la seconde guerre formique pointaient vers la conclusion suivante : les Formiques étaient faits avant tout pour se battre et tuer. Ce qui sous-entendait qu'ils avaient dû évoluer sur un monde où le combat était nécessaire.

La conclusion la plus logique – du moins celle qui lui paraissait la plus logique – était qu'ils ne luttaient pas contre une espèce de prédateurs sur leur monde d'origine. Comme les humains, ils se seraient sûrement débarrassés très tôt de tout prédateur réellement menaçant. Non, ils avaient évolué pour lutter les uns contre les autres. Reines contre reines, donnant naissance à de vastes armées de Formiques, rivalisant pour être la reine dominante – ou la dernière en vie.

Pourtant, d'une façon ou d'une autre, ils avaient surmonté cette étape. Ils avaient cessé de se battre.

Était-ce avant de développer le vol spatial et de coloniser d'autres planètes ? Ou bien une reine précise avait-elle construit des vaisseaux presque aussi rapides que la lumière, créé des colonies puis usé du pouvoir qu'elle avait acquis pour écraser les autres ?

Cela n'aurait pas compté. Ses propres filles se seraient sûrement rebellées – et cela se serait perpétué, chaque nouvelle

génération s'efforçant d'éliminer la précédente. C'était ainsi que fonctionnaient les ruches sur Terre, en tout cas : la reine rivale devait être chassée ou tuée. Seules les ouvrières stériles étaient autorisées à rester parce qu'il ne s'agissait pas de rivales mais de domestiques.

C'était un peu comme le système immunitaire d'un organisme. Chaque reine devait s'assurer que tout ce que produisaient ses ouvrières ne servait qu'à subvenir aux besoins de ses ouvrières, sa progéniture, ses mâles et elle-même. Tout Formique – reine ou ouvrière – qui tentait d'infiltrer son territoire et d'utiliser ses ressources devait donc être chassé ou éliminé.

Pourtant, ils avaient cessé de se battre et coopéraient désormais.

S'ils étaient capables de faire la paix, ces ennemis implacables qui avaient guidé leur évolution commune assez longtemps pour devenir des êtres intelligents brillants, alors pourquoi ne l'avaient-ils pas faite avec nous ? Les humains ? N'auraient-ils pas pu tenter de communiquer avec nous ? Retrouver un arrangement avec l'homme, comme ils l'avaient fait entre eux – en se partageant la Galaxie, chacun tolérant l'autre ?

Ender le savait, s'il avait décelé le moindre effort pour communiquer dans une seule de ces batailles, il aurait aussitôt compris qu'il ne s'agissait pas d'un jeu : les professeurs n'avaient aucune raison de simuler une volonté de parlementer. À leurs yeux, cela ne relevait pas du rôle d'Ender : ils refusaient de le former dans cette optique. Si une tentative de communication avait réellement eu lieu, les adultes l'auraient sûrement arrêté net, faisant mine que l'« exercice » était terminé avant de s'en occuper seuls.

Mais les reines n'avaient pas essayé de communiquer. Et elles n'avaient pas non plus eu recours à une stratégie de dispersion pourtant évidente pour sauver leur peau. Elles étaient restées plantées là en attendant la venue d'Ender. Puis Ender avait

vaincu, de la seule façon possible : en usant d'une force dévastatrice.

Il avait toujours combattu de cette manière. Afin de s'assurer qu'il n'y aurait pas d'autre combat. Il se servait de sa victoire pour garantir la disparition du danger.

Même si j'avais su que la guerre était réelle, j'aurais tenté exactement la même manœuvre.

Dans sa tête, il interrogeait donc sans relâche les reines, tout en les sachant mortes et incapables de lui répondre : pourquoi ?

Pourquoi avez-vous décidé de me laisser vous tuer ?

Son esprit rationnel examinait toutes les autres éventualités – y compris la possibilité que, peut-être, les reines aient été très bêtes. À moins qu'elles aient à ce point manqué d'expérience dans la gestion d'une société de partenaires égaux qu'elles n'avaient pas réussi à prendre une décision rationnelle ensemble. Ou bien, ou bien... ou bien... Il passait sans cesse en revue les explications possibles.

Quand il ne faisait pas les devoirs que quelqu'un – Graff, encore ? Ou ses rivaux ? – persistait à lui imposer, Ender se consacrait désormais à l'étude des rapports des soldats qu'il avait commandés à son insu. Sur toutes les colonies formiques, des humains marchaient désormais. Et les rapports de toutes les équipes d'exploration brossaient le même tableau : tous les Formiques morts et en voie de décomposition, leurs vastes fermes et leurs usines prêtes à être reprises. Les soldats devenus exploitateurs restaient à l'affût d'une embuscade, mais à mesure que les mois s'écoulaient sans alerte, leurs rapports s'alimentèrent de tout ce qu'ils apprenaient grâce aux xénobiologistes qu'on avait envoyés avec eux : non seulement nous pouvions respirer l'air de tous ces mondes, mais nous pouvions aussi nous nourrir de leurs fruits.

Toutes les planètes formiques devinrent donc des colonies humaines, et les soldats s'installèrent au milieu des vestiges de la société de leurs ennemis. Les femmes manquaient parmi eux,

mais ils se mirent en devoir de fonder une organisation sociale qui maximiserait la reproduction en évitant que trop d'hommes soient privés de l'occasion de s'accoupler. D'ici une ou deux générations, si les bébés naissaient dans les proportions habituelles, une moitié de garçons, une moitié de filles, la monogamie classique pourrait être rétablie.

Mais Ender ne s'intéressait que vaguement à ce que les humains faisaient sur les nouveaux mondes. Ce qu'il étudiait, c'étaient les artefacts formiques. Les caractéristiques des colonies formiques. Les terriers où les reines pondaient autrefois, les remplissant de larves aux dents si dures qu'elles étaient capables de ronger le roc pour créer de plus en plus de tunnels. Les Formiques pratiquaient l'agriculture en surface mais descendaient sous terre pour se reproduire et élever leurs jeunes. Des jeunes tout aussi puissants et capables de tuer que les adultes, fendant la roche à coups de dents – les explorateurs avaient trouvé les larves, en voie de décomposition rapide, mais encore là pour qu'on les photographie, dissèque et étudie.

« Voilà donc à quoi tu passes tes journées, dit Petra. À regarder des photos de tunnels formiques. Une manière de fantasme du retour dans le sein maternel ? »

Ender sourit et mit de côté les images qu'il examinait. « Je te croyais déjà rentrée en Arménie.

— Pas avant de connaître l'issue de cette cour martiale imbécile, répondit-elle. Pas avant que les dirigeants arméniens soient prêts à me recevoir en grande pompe. Ce qui signifie qu'ils doivent décider s'ils veulent vraiment de moi.

— Bien sûr qu'ils veulent de toi.

— Ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Ce sont des hommes politiques. Est-ce que mon retour est bon pour eux ? Est-il pire de me laisser dans l'espace que de me faire revenir à la maison ? C'est tellement dur quand on n'a pas d'autre conviction que sa soif de rester au pouvoir. Tu n'es pas heureux de ne pas faire de politique ? »

Ender soupira. « Eh. Je n'occuperai plus jamais de poste à responsabilité. Commander l'armée du Dragon était trop pour moi, et ce n'était qu'un jeu d'enfants.

— C'est ce que j'ai essayé de leur faire comprendre. Je ne veux prendre le boulot de personne. Je ne vais pas soutenir la candidature de quiconque. Je veux vivre avec ma famille et voir s'ils se souviennent de moi. Et vice versa.

— Ils vont t'adorer, assura Ender.

— Et tu le sais parce que... ?

— Parce que moi je t'adore. »

Elle le regarda d'un air consterné : « Comment suis-je censée répondre à un commentaire pareil ?

— Oh. Et qu'est-ce que j'étais censé dire ?

— Je ne sais pas. Il faut que je te rédige ton script, maintenant ?

— D'accord. Tu aurais préféré une vanne ? « Ils vont t'adorer parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse, et personne n'est volontaire par ici. » Ou peut-être une blague raciste : « Ils vont t'adorer parce que ce sont des Arméniens et tu es une fille. »

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Je le tiens d'un Azéri avec qui j'ai discuté pendant le scandale autour de la Saint-Nicolas, à l'École de guerre. Apparemment, l'idée est que les Arméniens sont les seuls à trouver les Arméniennes... Je n'ai pas à expliquer des insultes ethniques, Petra. Elles sont transférables à l'infini.

— Quand est-ce qu'on te laisse rentrer chez toi ? »

Au lieu d'éluder la question ou de se contenter d'une réponse paresseuse, Ender opta cette fois pour la sincérité : « Je me dis que ça n'arrivera peut-être pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu crois que cette cour martiale ridicule va finir par te condamner, toi ?

— C'est bien moi que l'on juge, non ?

— Sûrement pas.

— Uniquement parce que je suis mineur et donc irresponsable. Mais tout cela tourne autour du vilain petit monstre que je suis.

— C'est faux.

— J'ai vu les résumés sur les réseaux, Petra. Le monde est en train de constater que son sauveur a un petit problème : il tue des enfants.

— Tu t'es défendu contre des brutes. Tout le monde le comprend.

— Sauf ceux qui postent des commentaires où ils me décrivent comme un criminel de guerre pire qu'Hitler ou Pol Pot. Un meurtrier de masse. Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie de rentrer à la maison pour faire face à tout cela ? »

Petra ne jouait plus. Elle s'assit près de lui et lui prit les mains. « Ender, tu as une famille.

— J'avais.

— Oh, ne dis pas ça ! Tu *as* une famille. Les familles continuent d'aimer leurs enfants même après huit ans d'absence.

— Je n'ai été absent que sept ans. Presque. Oui, je sais qu'ils m'aiment. Certains d'entre eux, en tout cas. Ils aiment celui que j'étais. Un mignon gamin de six ans. On devait avoir envie de me serrer dans les bras. Enfin, entre deux assassinats d'enfant.

— C'est donc cela, ton obsession pour la pornographie formique ?

— La pornographie ?

— La façon dont tu l'étudies. Cas typique d'addiction. Il t'en faut de plus en plus. Des images explicites de larves en décomposition. Des clichés d'autopsie. Des vues de leur structure moléculaire. Ender, ils sont morts, et ce n'est pas toi qui les as tués. Ou alors, nous aussi. Mais nous ne les avons pas tués. Nous jouions à un jeu ! On nous formait pour la guerre, c'est tout.

— Et si cela n'avait vraiment été qu'un jeu ? répliqua Ender. Et qu'ensuite on nous avait affectés à la flotte après notre

diplôme, et qu'on avait bel et bien piloté ces vaisseaux ou commandé ces escadres ? Est-ce que nous ne l'aurions pas fait pour de bon ?

— Si. Mais nous ne l'avons pas fait. Cela n'est pas arrivé.

— C'est arrivé. Ils sont morts.

— Eh bien, ce n'est pas en étudiant la structure de leur organisme et la biochimie de leurs cellules que tu les ramèneras.

— Je ne cherche pas à les ramener, répondit Ender. Imagine le cauchemar !

— Non, tu cherches à te persuader que tu mérites les saloperies qu'on répand sur ton compte pendant cette cour martiale parce que, dans ce cas, tu ne mérites vraiment pas de rentrer sur Terre. »

Ender secoua la tête. « Je veux rentrer chez moi, Petra, même si je ne peux pas rester. Et je n'ai pas de doutes concernant la guerre : je me réjouis que nous ayons combattu, que nous ayons vaincu et que ce soit terminé.

— Mais tu restes à l'écart de tout le monde. Nous comprenions, ou nous compatissions, ou nous faisions comme si. Mais tu nous as tous tenus à distance. Tu laisses ostensiblement tomber tout ce que tu fais quand l'un de nous vient discuter avec toi, mais c'est un geste d'hostilité. »

Quelle idée ridicule. « C'est de la politesse élémentaire !

— Tu ne dis jamais "Attends une seconde", tu laisses tout tomber. C'est tellement... *flagrant*. Le message, c'est : "Je suis vraiment très occupé mais je me considère toujours comme responsable de vous, alors je laisse tomber tout ce que je fais parce que vous avez besoin de mon temps."

— Oh là là, fit Ender. Tu as compris un paquet de trucs sur mon compte, dis donc. Tu es très intelligente, Petra. Une fille comme toi... On pourrait vraiment faire quelque chose de toi à l'École de guerre.

— Eh bien, voilà une vraie réponse !

— Pas aussi vraie que celle que je t'ai faite avant.

— Que tu m'adores ? Tu n'es pas mon thérapeute, Ender. Ni mon pasteur. Ne me dorlote pas, ne me dis pas ce que tu crois que j'ai besoin d'entendre.

— Tu as raison, j'ai tort de tout laisser tomber quand un de mes amis passe. » Il reprit ses documents.

« Repose ça.

— Ah, maintenant je peux, parce que tu me l'as demandé grossièrement.

— Ender, fit Petra, nous sommes tous revenus de la guerre. Mais pas toi. Tu y es toujours. Tu luttas encore contre... quelque chose. Nous parlons de toi sans arrêt. On se demande pourquoi tu refuses de te tourner vers nous. En espérant qu'il y a bien quelqu'un à qui tu parles.

— Je parle à tous et à chacun. Un vrai moulin à paroles.

— Il y a un mur de pierre autour de toi, et les mots que tu viens de prononcer font partie de ses briques.

— Des briques dans un mur de pierre ?

— Ah, donc tu écoutes ! triompha-t-elle. Ender, je n'essaye pas de forcer ton intimité. Garde tout pour toi. Quoi que ce soit.

— Je ne garde rien pour moi, répondit-il. Je n'ai pas de secret. Ma vie entière est étalée sur les réseaux, elle appartient à l'espèce humaine, désormais, et je ne m'en inquiète pas tant que ça. C'est comme si je ne vivais pas dans mon corps. Rien que dans mon esprit. Je m'efforce uniquement de résoudre cette question qui m'obsède.

— Quelle question ?

— Celle que je ne cesse de poser aux reines sans jamais obtenir de réponse.

— *Quelle question ?*

— Je n'arrête pas de leur demander : « Pourquoi êtes-vous mortes ? » »

Petra le dévisagea, en quête... de quoi ? D'un signe qu'il plaisantait ? « Ender, elles sont mortes parce que nous...

— Pourquoi étaient-elles encore sur cette planète ? Pourquoi ne se trouvaient-elles à bord de vaisseaux qui s'éloignaient en vitesse ? Elles ont choisi de rester, sachant que nous avions cette arme, connaissant ses effets et son fonctionnement. Elles sont restées pour la bataille, elles ont attendu notre venue.

— Elles nous ont combattus de toutes leurs forces. Elles n'avaient pas envie de mourir, Ender. Elles n'ont pas commis de suicide par soldat humain.

— Elles savaient que nous les avions battues encore et encore. Elles devaient bien se dire qu'il existait au moins une possibilité que cela se reproduise. Et elles sont restées.

— Et alors ? Elles sont restées.

— Ce n'est pas comme si elles devaient prouver leur loyauté ou leur courage aux soldats. Les ouvrières et les soldats étaient l'équivalent de leurs membres. Cela reviendrait à dire : « Il faut que je le fasse parce que je veux que mes mains sachent combien je suis courageux. »

— Je constate que tu y as beaucoup réfléchi. Jusqu'à l'obsession, presque la folie. Mais tant que ça te rend heureux... Car tu es heureux, tu sais. Sur Éros, tout le monde en parle : comme il est joyeux, ce petit Wiggin. Il faut arrêter de siffloter, en revanche. Ça tape sur le système.

— Petra, j'ai accompli l'œuvre de ma vie. Je ne pense pas qu'on me laissera retourner sur Terre, même en simple visite. Je déteste cette idée, elle me rend furieux, mais je comprends malgré tout. Et, d'une certaine façon, cela me convient. J'ai supporté plus de responsabilités que je n'en veux. J'ai fini. J'ai pris ma retraite. Plus de devoir envers quiconque. Alors, maintenant, j'ai le droit de réfléchir à ce qui me turlupine réellement. Au problème que je dois résoudre. Il fit glisser les photos sur la table de la bibliothèque. « Qui sont ces gens ? » fit-il.

Petra regarda les images de larves mortes et de cadavres d'ouvrières formiques et répondit : « Ce ne sont pas des gens, Ender. Ce sont des Formiques. Et ils ont disparu.

— Pendant des années, j'ai tourné toutes mes pensées vers eux pour les comprendre, Petra. Pour les connaître mieux que je ne connais aucun être humain dans ma vie. Pour les *aimer*. De façon à me servir de ce savoir pour les vaincre et les détruire. Maintenant qu'ils sont détruits, je ne peux pas pour autant détourner mon attention d'eux. »

Le visage de Petra s'illumina. « Je comprends. Je comprends enfin !

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Pourquoi tu es si bizarre, Ender Wiggin, chef. Ce n'est pas bizarre du tout.

— Si tu crois que je ne suis pas bizarre, Petra, cela prouve que tu ne me comprends pas.

— Nous autres, nous avons combattu, gagné la guerre, et nous rentrons à la maison. Mais toi, Ender, tu étais *marié* aux Formiques. Quand la guerre a pris fin, tu es devenu *veuf*. »

Ender soupira et recula sa chaise de la table.

« Je ne plaisante pas, dit Petra. C'est comme quand mon arrière-grand-père est mort. Mon arrière-grand-mère avait toujours pris soin de lui. C'était pathétique, son comportement de petit chef, et elle qui faisait ses quatre volontés. Ma mère me répétait : "N'épouse jamais un homme qui te traite de cette façon !" mais à sa mort on aurait pu croire que mémé se serait sentie libérée. Enfin libre ! Mais non. Elle était *perdue*. Elle le cherchait sans cesse. Elle n'arrêtait pas de parler de ce à quoi elle travaillait pour lui. Je ne peux pas faire ci, je ne peux pas faire ça, Babo n'apprécierait pas, jusqu'à ce que mon grand-père – son fils – dise : "Il est mort."

— Je sais que les Formiques sont morts, Petra.

— Mémé aussi. C'est ce qu'elle disait : "Je sais. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi je suis encore là." »

Ender s'asséna une grande claque sur le front. « Merci, docteur, vous avez enfin mis au jour mes motivations intimes et me voici maintenant capable de reprendre le cours de ma vie. »

Petra ignore le sarcasme. « Ils sont morts sans te donner de réponses. Voilà pourquoi tu remarques à peine ce qui se passe autour de toi. Pourquoi tu n'arrives pas à te comporter comme un ami normal envers qui que ce soit. Pourquoi tu n'as même pas l'air de te préoccuper que certains en bas, sur Terre, essayent de t'empêcher de rentrer un jour chez toi. Tu remportes la victoire et ils veulent t'exiler à vie, et tu t'en fiches parce que tu ne penses qu'à tes Formiques perdus. Ils sont ton épouse regrettée, et tu n'arrives pas à lâcher prise.

— Tu parles d'un mariage.

— Tu es encore amoureux.

— Petra, je ne suis pas fait pour les histoires d'amour inter-espèces.

— Tu l'as dit toi-même. Tu devais les aimer pour les vaincre. Tu n'es pas obligé de tomber d'accord avec moi tout de suite. Ça viendra plus tard. Tu te réveilleras en sueur et tu t'écrieras : "Eurêka ! Petra avait raison !" Ce jour-là, tu pourras commencer à te battre pour le droit de revenir sur la planète que tu as sauvée. Tu pourras recommencer à t'intéresser à quelque chose.

— Je m'intéresse à *toi*, Petra », répondit Ender. Il se garda de préciser : je m'intéresse déjà aux reines, mais tu n'en tiens pas compte parce que tu ne comprends pas ma démarche.

Elle secoua la tête. « Pas moyen de franchir le mur, dit-elle. Mais je me disais que cela valait la peine de faire une dernière tentative. Pourtant j'ai raison, tu verras. Tu ne peux pas permettre à ces reines de déformer le reste de ta vie. Tu dois les laisser reposer et aller de l'avant. »

Ender sourit. « J'espère que tu trouveras le bonheur chez toi, Petra. Et l'amour. Et j'espère que tu auras les bébés que tu souhaites, et une belle vie, pleine de sens et de réussites. Tu es si ambitieuse – et je pense que tu auras tout cela : le grand amour, le bonheur domestique et les grandes réussites. »

Petra se leva. « Qu'est-ce qui te fait croire que je veux des bébés ?

— Je te connais.
 — Tu crois me connaître.
 — Comme tu crois me connaître, toi ?
 — Je ne suis pas une gamine transie d'amour, fit Petra, et si c'était le cas, ce ne serait pas pour toi.

— Ah. Donc ça te dérange quand on prétend connaître tes motivations les plus secrètes.

— Ça me dérange que tu sois un tel *oumo*.

— Eh bien, vous m'avez remonté le moral à merveille, mademoiselle Arkanian. Nous autres *oumos* sommes toujours flattés que les bonnes gens de la grande maison viennent nous voir. »

Petra décocha son dernier trait d'une voix de défi, furieuse. « Eh bien, moi, je t'aime et je m'intéresse réellement à toi, Ender Wiggin. » Puis elle fit demi-tour et s'éloigna.

« Et moi, je t'aime et je m'intéresse à toi, seulement tu n'as pas voulu me croire quand je l'ai dit ! »

À la porte, elle se retourna vers lui. « Ender Wiggin, moi, je n'étais ni sarcastique ni condescendante.

— Moi non plus ! »

Mais elle était partie.

« Peut-être que je me suis trompé d'espèce extraterrestre à étudier », fit-il tout bas.

Il se tourna vers l'écran sur son bureau. Il était encore allumé, le son coupé, et diffusait des passages du témoignage de Mazer. Celui-ci avait l'air froid, distant, comme s'il n'avait que mépris pour toute cette procédure. Quand on l'interrogea sur la violence d'Ender, lui demandant si elle le rendait difficile à former, Mazer se tourna vers les juges et dit : « Excusez-moi, j'ai dû mal comprendre, ne sommes-nous pas dans une cour *martiale* ? Ne sommes-nous pas tous des soldats, formés à commettre des actes de violence ? »

Le juge abattit son marteau et le réprimanda, mais le message était passé. L'armée existait pour la violence – une violence

contrôlée, dirigée contre des cibles appropriées. Sans avoir à dire un mot sur Ender, Mazer avait été clair : la violence n'était pas un inconvénient – c'était ce qu'on recherchait.

Ender se sentit mieux. Il pouvait éteindre le canal d'information et se remettre au travail.

Il se leva et récupéra les photos que Petra avait poussées au bout de la table. La face d'une ouvrière formique morte sur l'une de leurs lointaines planètes le fixait, torse ouvert, organes sagement étalés autour du cadavre.

Je n'arrive pas à croire que vous ayez abandonné, dit en silence Ender à l'adresse de l'image. Je n'arrive pas à croire qu'une espèce tout entière ait perdu le goût de vivre. Pourquoi m'avez-vous laissé vous éliminer ?

« Je n'aurai pas de repos tant que je ne vous connaîtrai pas », murmura-t-il.

Mais ils étaient morts. Par conséquent, il ne pourrait jamais, jamais avoir de repos.